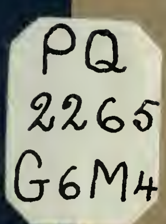
Gosse, Étienne
Le médisant



Etienne Gosse.



Le médisant

1816.

LE MÉDISANT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS.

Sous presse, du même auteur.

Fables, Épîtres, Contes et Chansons, in-8°.

LE MÉDISANT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS.

PAR ÉTIENNE GOSSE.

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 23 SEPTEMBRE 1816.

PRIX, 2 francs.

A PARIS,

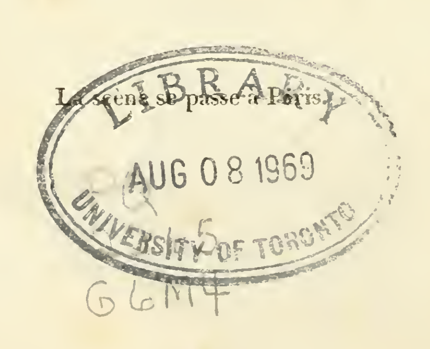
Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, galerie derrière le théâtre Français, n° 51;

Et à son Dépôt devant le théâtre, près le bureau du parterre.

1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBREUIL, sous le nom de Valcés.	M. Damas.
DUVERNOI PÈRE.	M. Baptiste aîné.
DUVERNOI FILS.	M. Michelot.
LEFRANC, maître d'un hôtel garni.	M. Baptiste cadet.
EUGENE, neveu de Lefranc.	M. Monrose.
MADAME DUBREUIL, sous le nom de Laure.	Mlle Volnais.
PAULINE, fille de madame Dubreuil.	Mlle Devin.
ROSE, filleule de Lefranc.	Mlle Demerson.

La scène se passe à Paris.



LE MÉDISANT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS.

ACTE I.

(*Le théâtre représente un salon à gauche, à droite un cabinet.*)

SCENE I.

EUGENE, ROSE.

ROSE.

A ranger ce salon viens, Eugène, aide-moi.
Ton oncle m'a permis de rester avec toi;
Tu seras le mari de sa chère filleule.

EUGÈNE, *avec importance.*

Je ne puis, en ce cas, te laisser toute seule;

Et déja d'un mari remplissant le devoir,
Je me mets à l'ouvrage, et t'invite à t'asseoir.
De mon nouvel emploi je commence à m'instruire.

ROSE.

Et vous aussi, monsieur, vous aimez à médire :
Loin de parler d'amour, vous faites de l'esprit.

EUGÈNE.

Que veux-tu, mon enfant? L'exemple me séduit.
Près des femmes sur-tout, pour que l'on réussisse,
Monsieur Valcés prétend qu'il faut de la malice.

ROSE.

Tu voudrais l'imiter?

EUGÈNE.

Je n'ai pas son talent.

ROSE.

Dis, sa méchanceté.

EUGÈNE.

C'est un homme excellent.
Joyeux et libéral, tous les jours il nous donne.

ROSE.

Il médit de chacun, et n'épargne personne.
Mais c'est assez de lui nous occuper, je croi.
N'as-tu plus de plaisir à me parler de moi?

EUGÈNE.

En pourrais-tu douter? Je t'aime à la folie.
N'es-tu pas fort aimable, et sur-tout fort jolie?
Tu grondes quelquefois, mais avec tant d'esprit,
Qu'une grace de plus brille dans ton dépit.

ROSE.

C'est bien parler cela.

EUGÈNE.

Tu vois donc bien, ma chère,
Que monsieur de Valcés ne doit pas te déplaire.
Il critique parfois les femmes et leurs mœurs;
Mais il m'enseigne l'art de dire des douceurs.
Lorsqu'en jolis propos je vante ton mérite,
Je le prends pour modèle, et c'est lui que j'imite.

ROSE.

Je n'aime point, monsieur, qu'on soit imitateur:
Ce rôle est dangereux.

EUGÈNE.

Mais il me fait honneur.

ROSE.

Le bel honneur, vraiment! Quoi! tu le crois?

EUGÈNE.

Sans doute.
La voisine me craint, et le voisin m'écoute.
Chacun de mes récits aime à s'entretenir,
Et l'on me fait déja l'honneur de me haïr.

ROSE.

Sur ton oncle déja versant le ridicule,
Tu te moques de lui sans crainte et sans scrupule.

EUGÈNE.

Mais pourquoi prête-t-il à la malignité?

ROSE.

Un bienfaiteur toujours doit être respecté.

EUGÈNE.

Je le respecte aussi. Mais crois-moi, chère Rose,
Un peu de médisance est bon à quelque chose.
Tout est triste sans elle, et l'on n'y tiendrait pas
S'il fallait respecter tous les sots d'ici-bas.

ROSE.

Encore! Taisez-vous.

EUGÈNE.

Ainsi donc, pour te plaire,
Tu voudrais un mari d'un esprit ordinaire,
Qu'on appelât niais, et que chacun jouât?

ROSE.

Oui, monsieur, j'aime mieux un niais qu'un ingrat.
Laissons cela; parlons de notre mariage.
Que dit ton oncle?

EUGÈNE.

Il veut achever son ouvrage,
Nous marier d'abord; et, si dans quelque temps
Nous rendons par nos soins les voyageurs contents,
Il ne s'explique pas. Mais que sait-on? Peut-être
De cet hôtel garni je deviendrai le maître.

ROSE.

Moi, la maîtresse?

EUGÈNE.

Oui.

ROSE, *gaiement.*

Mon cher petit mari.

EUGÈNE.

Rangeons tous ces fauteuils ; mets ces papiers ici.

ROSE.

Paix ! voici ton parrain.

(*Ils arrangent les fauteuils, et placent des journaux sur la table.*)

SCENE II.

EUGENE, ROSE, LEFRANC.

LEFRANC.

Fort bien, enfants, courage.
J'aime à vous voir tous deux de bonne heure à l'ouvrage.

EUGÈNE.

Quand vous aurez, mon oncle, uni notre destin,
Nous serons à l'ouvrage encore plus matin.

LEFRANC.

Et toi, Rose, l'hymen doublera-t-il ton zèle?

ROSE.

Je connais les devoirs où cet état m'appelle.
Heureuse de vous plaire et de vous obéir,
Vous me verrez toujours prompte à vous prévenir.

LEFRANC.

Tu réponds à merveille.

(*à part.*)

Oh ! la fine matoise !

Comme en six mois Paris forme une villageoise !
(*haut.*)
Il est vrai que toujours on voit dans mon hôtel
Beaucoup de gens d'esprit, et ce séjour est tel
Que rien qu'en l'habitant on devient plus aimable.

ROSE.

De tout ce que je sais je vous suis redevable.

LEFRANC.

Tu me dois ton esprit.

ROSE.

Du vôtre je fais cas.

EUGÈNE, *bas, à Rose.*

Mon oncle généreux donne ce qu'il n'a pas.

ROSE, *bas, à Eugène.*

Paix donc !

LEFRANC.

Rose, parlons un peu de nos affaires.
Comment vont aujourd'hui nos dames étrangères?

ROSE.

Elles sont de mes soins très contentes, je croi.

LEFRANC.

J'attends un voyageur. Du jeune Duvernoi,
Qui loge en mon hôtel, nous allons voir le père.
(*en confidence.*)
Il veut que son retour soit pour tous un mystère.

EUGÈNE.

Par quel motif?

LEFRANC.

Cela ne vous regarde pas.

EUGÈNE, *à part.*

Mon oncle, pour un rien, fait un grand embarras.

LEFRANC.

De vos devoirs toujours faudra-t-il vous instruire?
Dans un hôtel garni tout voir et ne rien dire,
C'est le point important. Comment va, ce matin,
Le cher monsieur Valcés? Est-il toujours malin?

EUGÈNE.

Il est charmant.

ROSE.

On aime à l'entendre médire,
Et ses portraits piquants quelquefois nous font rire.
Quand elle attaque autrui, l'épigramme nous plaît,
Et d'un railleur adroit on nourrit le caquet:
Mais croyez, cher parrain, qu'il n'en est pas de même
Quand on juge le trait lancé contre soi-même;
La vanité bientôt se montre à découvert.

LEFRANC.

Dis-nous cela, ma fille.

ROSE.

On était au dessert;
Et Valcés, profitant de ce moment propice,
Sur les travers du temps exerçait sa malice.
Fournisseur, médecin, professeur, avocat,
Législateur, huissier, savant, homme d'état,

Rimeur de tragédie ou bien de logogriphe,
Tout reçoit en passant le petit coup de griffe.
De ces contes plaisants chacun paraît charmé.
Notre orateur malin en est plus animé;
Et, tout fier des succès qu'il remporte à médire,
Il attaque à leur tour ceux qu'il avait fait rire.
Dès-lors la scène change: on se boude, on se tait;
Personne ne rit plus, chacun reste muet;
L'amour-propre offensé n'a pu tenir la place;
Et tous ses auditeurs, qui faisaient la grimace,
Pour ne plus écouter ce railleur éternel,
Ce matin, en grondant, ont quitté votre hôtel.

EUGÈNE.

Si l'on aime à railler sur les défauts des autres,
On doit permettre au moins qu'on attaque les nôtres.

ROSE.

Eh bien! vous l'entendez, monsieur veut à présent
Imiter le caquet de ce beau médisant.

LEFRANC.

Il a tort, très grand tort; et du plus beau génie
Je ne voudrais jamais paraître la copie.

EUGÈNE, *bas, à Rose.*

Il est vrai que mon oncle est un original.

LEERANC.

Que dit-il donc?

ROSE.

Il dit que Valcés parle mal;
Qu'il n'imitera point son humeur trop légère,

Et qu'il suit vos avis comme ceux d'un bon père.

LEFRANC, *avec importance.*

Il fait très bien sans doute, et doit se souvenir
Que si je vous prépare un heureux avenir,
Que si de cet hôtel je suis propriétaire,
C'est que de mon état j'ai pris le caractère.
Dans cet état il faut, non des traits médisants,
Mais une adresse aimable et des soins complaisants.
Que m'importe qu'un fat à mes dépens s'égaie?
Le grand homme, à mes yeux, est celui qui me paie.
Que me fait son humeur? Son argent est mon but.
Hors ce principe-là, monsieur, point de salut.
Eugène, je vous ai promis ma survivance;
Je dois vous enseigner ce que l'expérience,
Une longue habitude, un peu d'esprit et d'art,
M'ont appris là-dessus. Vous me comprenez... car...
Songez qu'il faut toujours que l'art... que la nature...

(*On entend un grand bruit en dehors.*)

Mais descendez, monsieur; j'entends une voiture.

EUGÈNE, *bas, à Rose.*

Pauvre oncle! ses discours sont toujours embrouillés.

ROSE, *bas, à Eugène.*

Encore une épigramme, et nous sommes brouillés.

(*Eugène et Rose sortent.*)

SCENE III.

LEFRANC.

Au bonheur qui l'attend rien ne peut mettre obstacle.
Quand je parle, on dirait qu'il écoute un oracle.
Mon neveu n'est pas sot, et fait grand cas de moi :
Il a raison. On vient ; c'est monsieur Duvernoi.

SCENE IV.

LEFRANC, DUVERNOI PÈRE.

DUVERNOI PÈRE.

Sur mon nom, cher Lefranc, gardez mieux le silence.
Mon fils doit en ces lieux ignorer ma présence :
Pour juger sa conduite on me voit à Paris.

LEFRANC.

D'un semblable dessein vous me voyez surpris.

DUVERNOI PÈRE.

Depuis plus de trois mois qu'en votre hôtel il loge,
De quoi s'occupe-t-il ?

LEFRANC.

Chacun fait son éloge.
Votre fils est très sage et très intéressant.

DUVERNOI PÈRE.

Vous croyez ?

Digne fils d'un riche commerçant,
Il est doux, économe, et mène un train fort mince.

DUVERNOI PÈRE.

Oui; mais il ne veut pas retourner en province,
Et je viens le chercher. A parler sans détour,
Je crains qu'en cette ville il n'ait pris de l'amour.
Vous ne répondez pas?

LEFRANC.

Je suis loin de me taire
Sur monsieur votre fils; et je dis, au contraire,
Que ce jeune homme ici se comporte fort bien,
Qu'il est sage, économe, et qu'il ne me doit rien.

DUVERNOI PÈRE.

Qui loge en votre hôtel?

LEFRANC.

Un payeur de la guerre,
Deux barons allemands avec leur secrétaire,
Une dame et sa fille, et trois plaideurs normands.

DUVERNOI PÈRE.

Ensuite?

LEFRANC.

J'ai, de plus, quelques négociants,
Deux comtes étrangers, et trois gros commissaires.
Je ne vous parle pas des autres locataires.
Tristes et délaissés, et pourtant sans défaut,
Ces pauvres voyageurs sont logés au plus haut:
Ce sont deux vieux savants placés au quatrième,
Et trois solliciteurs malades au cinquième.

DUVERNOI PÈRE.

Une dame et sa fille, avez-vous dit, je crois,
Logent dans votre hôtel?

LEFRANC.

Oui, depuis près d'un mois.

DUVERNOI PÈRE.

Sans doute que mon fils les connaît?

LEFRANC.

Je l'ignore.

DUVERNOI PÈRE.

Le nom de cette dame?

LEFRANC.

Elle se nomme Laure.

DUVERNOI PÈRE.

Savez-vous le motif qui guide ici ses pas?

LEFRANC.

Leurs affaires, monsieur, ne me regardent pas.
Je me dois tout entier aux devoirs de ma place,
Et j'ignore toujours chez moi ce qui se passe.

DUVERNOI PÈRE.

Envoyez-moi quelqu'un.

LEFRANC.

Mon neveu va venir.

DUVERNOI PÈRE.

Ne voyez pas mon fils.

LEFRANC, *à part.*

Je m'en vais l'avertir.

(*Il sort.*)

SCENE V.

DUVERNOI PÈRE.

Qui pourrait, en ces lieux, m'apprendre sa conduite?
De son nouvel amour je veux savoir la suite.
Relisons mon billet, le style en est précis;
L'anonyme s'exprime en termes fort concis.
(*Il lit.*)

« Si votre fils prolonge son absence,
De ce retard ne soyez pas surpris;
Dans l'hôtel qu'il habite il a fait connaissance
D'une beauté dont il est fort épris;
Et l'amour seul le retient à Paris. »

Mon fils du monde encor n'a pas l'expérience,
Et son amour, sans doute, a trompé sa prudence.
Que fait-il à Paris? Et par quel changement?...

SCENE VI.

DUVERNOI PÈRE, EUGENE.

EUGÈNE.

J'accours pour vous servir avec empressement.

DUVERNOI PÈRE, *à part.*

Moins discret que son oncle, il pourra mieux m'instruire.

(*haut.*)

Tu me parais alerte, et tu pourrais me dire
Quels sont ceux que mon fils fréquente en ce logis?

EUGÈNE.

Monsieur Valcés, je crois, est un de ses amis.

DUVERNOI PÈRE.

Quel homme est ce Valcés?

EUGÈNE.

Tout le monde en raffole.
C'est lui qui, dans l'hôtel, a toujours la parole.

DUVERNOI PÈRE.

Ces parleurs éternels ne sont point de mon goût,
Et je fuis ces méchants....

EUGÈNE.

Il ne l'est pas du tout.
Oh! c'est un médisant d'une bizarre espèce.
Il critique avec grace, il raille avec finesse,
Et, se moquant de vous-même en vous obligeant,
Il fait une épigramme en prêtant son argent.
Si vous l'interrogez, vous l'entendrez vous dire:
La médisance est l'art d'amuser et d'instruire;
Elle excite l'esprit et sa malignité,
Sur les travers d'autrui badine avec gaîté;
On la voit, en tout temps, incapable de feindre,
Ranimer l'entretien, souvent prêt à s'éteindre;
Elle sait avec art démasquer les défauts,
Et fait gaîment la guerre à tous les hommes faux.

DUVERNOI PÈRE.

Et mon fils encourage une telle manie?

EUGÈNE.

Non, votre fils, monsieur, parfois le contrarie;
Il le blâme souvent.

DUVERNOI PÈRE.

Mon fils agit au mieux.

EUGÈNE.

Je trouve qu'il a tort, il est trop sérieux.

DUVERNOI PÈRE.

Vraiment.

EUGÈNE.

Oui, votre fils est d'une humeur sauvage,
Et n'eut jamais, dit-on, la gaîté de son âge.
Vous l'avez élevé pour être un commerçant;
Il est intéressé, sans être intéressant,
Et de son digne père en tout parfait émule,
Quand vous l'interrogez, on dirait qu'il calcule.
Admis dans le grand monde, il est embarrassé;
Jamais un trait piquant par lui ne fut lancé;
Le bon sens, à Paris, n'est qu'un présent fort mince:
On dit qu'il a toujours le ton de la province.

DUVERNOI PÈRE.

Et qui vous a donné ces renseignements-là?

EUGÈNE.

C'est monsieur de Valcés qui m'apprend tout cela.

DUVERNOI PÈRE.

Ce ton vous causera quelque mauvaise affaire;
Et vous feriez bien mieux, mon ami, de vous taire.
Imiter sans esprit un homme dangereux
Est un rôle pour vous ridicule et fâcheux.

On craint les médisants ; mais, s'il faut qu'on les fuie,
On méprise encor plus le sot qui les copie.

EUGÈNE, *à part.*

Cet homme est un bourru.

(*haut.*)

Quittons cet entretien.

DUVERNOI PÈRE, *à part.*

J'ai tort de me fâcher, je ne saurai plus rien.
(*haut.*)
Vos propos, mon ami, n'ont rien dont je m'offense.

EUGÈNE.

Vous aimez, je le vois, à parler par sentence.

DUVERNOI PÈRE, *à part.*

L'insolent.

(*haut.*)

Connais-tu cette jeune beauté
Qui loge en votre hôtel? Dis-moi la vérité :
Cette jeune personne est auprès de sa mère?

EUGÈNE.

Oui, monsieur.

DUVERNOI PÈRE.

Sa conduite?

EUGÈNE.

Est, pour tous, un mystère,
On ne la voit jamais, et Rose seulement
Pénètre quelquefois dans son appartement.

DUVERNOI PÈRE.

Ainsi, tu ne sais rien?

EUGÈNE.

Rien du tout, je vous jure.

DUVERNOI, *à part.*

Ce mystère, vraiment, n'est point d'un bon augure.

EUGÈNE.

Sur la jeune beauté qui se cache céans
Si vous voulez avoir quelques renseignements,
Voyez monsieur Valcés, il connaît sa conduite.

DUVERNOI PÈRE.

Hé bien, auprès de lui mène-moi tout de suite.

EUGÈNE.

Il est sorti, je crois.

DUVERNOI PÈRE.

Allons, je reviendrai;
Il faudra m'avertir dès qu'il sera rentré.

SCENE VII.

EUGENE.

Son fils de cette belle est amoureux peut-être.
Sans ce motif, pourquoi voudrait-il la connaître?
Rose d'un tel secret est instruite, je crois,
Et pour m'en informer justement je la vois.
Mais la dame inconnue avec elle s'avance.
Sortons, il ne faut pas troubler leur confidence.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

MADAME DUBREUIL, ROSE.

MADAME DUBREUIL.

Rose, monsieur Valcés n'est pas encor rentré?

ROSE.

Les oisifs de l'hôtel déja l'ont entouré.

MADAME DUBREUIL.

S'occupe-t-il de moi?

ROSE.

De vous! Jamais, madame.

MADAME DUBREUIL.

Il ne pense pas être aussi près de sa femme.

ROSE.

Il ne s'en doute pas, et votre cher époux
Ne m'a dit qu'un seul mot sur Pauline et sur vous.
Au desir de paraître il prétend que tout cède,
Et que dès qu'on se cache on est maussade ou laide.
Par tant d'autres objets ensuite il fut frappé
Qu'il ne s'est pas de vous plus long-temps occupé.
Mais quel motif ici près de lui vous appelle,
Dites-le-moi?

MADAME DUBREUIL.

La chose est toute naturelle.
Un procès appela mon époux à Paris.
Ce procès est gagné. Charmé de ce pays,

Dont le vaste tableau plaît à sa médisance,
Monsieur prétend encor prolonger son absence,
Et, pour vivre en ces lieux en pleine liberté,
Prend un nom qu'autrefois il n'avait point porté.
Il veut, par ce moyen, me cacher sa conduite,
Des gens de sa province éviter la visite :
Mais des amis certains ont osé m'avertir
Des dangers qu'à Paris il pourrait bien courir.
Inquiète, je pars; et, pour juger moi-même
De l'écueil où l'attire une faiblesse extrême,
J'habite prudemment le même hôtel que lui.

ROSE.

Ne vous ferez-vous point reconnaître aujourd'hui?

MADAME DUBREUIL.

Il n'est pas encor temps.

ROSE.

Qu'est-ce qui vous arrête?

MADAME DUBREUIL.

J'ai, depuis quelques jours, certains projets en tête.
Pauline est-elle encor dans son appartement?

ROSE.

C'est elle qui vers vous s'approche en ce moment.

(*Rose sort.*)

SCENE IX.

MADAME DUBREUIL, PAULINE.

MADAME DUBREUIL.

Ma Pauline, qu'as-tu? Rêveuse, embarrassée,
Duvernoi, je le vois, occupe ta pensée.

PAULINE.

Ma mère.

MADAME DUBREUIL.

Je suis loin de condamner ton choix.

PAULINE.

Vous l'approuvez?

MADAME DUBREUIL.

Sans doute; et j'ai plus d'une fois,
Quand tu voulais blâmer son ardent caractère,
Défendu ce défaut; il montre un cœur sincère.
J'ai surpris ton secret, ma fille; et je vois bien
Que tu n'as pas encor su deviner le mien.

PAULINE.

Vous avez des secrets?

MADAME DUBREUIL, *souriant.*

D'une haute importance;
A ta soumission j'en dois la confidence.
Tu crois ton père absent?

PAULINE.

Sans doute.

MADAME DUBREUIL.

Il est ici,
Et près de nous demeure en cet hôtel garni.

PAULINE.

Que j'aurai de plaisir à revoir ce bon père!

MADAME DUBREUIL.

Je sais une nouvelle à ton cœur aussi chère;
Du jeune Duvernoi le père est en ce lieu,
Et nous allons le voir.

PAULINE.

Il vous connaît?

MADAME DUBREUIL.

Un peu.
Mais ton père avec lui fut lié dès l'enfance.
Sans leur vieille amitié, sans cette circonstance
Qui dut me prévenir pour monsieur Duvernoi,
Je n'aurais point permis que son fils vînt chez moi.

PAULINE.

Monsieur Duvernoi fils ne connaît point mon père.
Pensez-vous qu'il lui plaise?

MADAME DUBREUIL.

Il lui plaira, j'espère.
Silence! il vient à nous.

PAULINE.

C'est lui, je le vois bien.

MADAME DUBREUIL.

Garde bien mon secret.

PAULINE.

Je ne lui dirai rien.

SCENE X.

MADAME DUBREUIL, PAULINE, DUVERNOI FILS.

DUVERNOI FILS.

Madame, pardonnez à mon impatience.
Mon père, dès long-temps condamnant mon absence,
Dans ses lettres toujours m'appelait près de lui;
Et, sans m'en prévenir, il arrive aujourd'hui.

MADAME DUBREUIL.

Serait-il irrité contre vous?

DUVERNOI FILS.

Je l'ignore.
Pour me justifier je n'ai rien dit encore.
Avant de m'expliquer avec lui franchement,
Je dois vous demander votre consentement.

MADAME DUBREUIL.

D'un semblable discours je ne puis voir la suite.
En quoi puis-je excuser, monsieur, votre conduite?

DUVERNOI FILS.

Vous le savez, mes yeux ont trop su me trahir.

MADAME DUBREUIL.

Comment?

DUVERNOI FILS.

Je suis jaloux de vous appartenir.
Par mon émotion mon secret se devine.

Sans desirer sa main je n'ai pu voir Pauline.

MADAME DUBREUIL.

Votre trouble, monsieur, se conçoit maintenant;
Mais l'aveu de ma fille est-il moins important?
Je ne présume pas que vous l'ayez encore.

DUVERNOI FILS.

Non, madame. Elle sait à quel point je l'adore.

PAULINE, *à part.*

Il est vrai.

DUVERNOI FILS.

Mais son cœur, de ses devoirs jaloux,
N'a point dit son secret.

PAULINE, *à sa mère.*

Je ne l'ai dit qu'à vous.
Mon devoir à monsieur m'ordonnait de le taire;
Mais je n'ai jamais eu de secrets pour ma mère.

DUVERNOI FILS, *vivement.*

Pauline...

PAULINE.

C'est assez.

MADAME DUBREUIL.

Ah! ne le gronde pas.
Moi-même, en l'excitant, j'aimais son embarras;
D'un amour délicat son trouble était la preuve,
Et je dois m'applaudir d'avoir fait cette épreuve.

DUVERNOI FILS.

Que vous rendez justice à mes vrais sentiments!
Madame, je vous jure...

MADAME DUBREUIL.

Oh! trève de serments.

DUVERNOI FILS, *vivement.*

Maintenant à mon père il faut que je confie
Un secret d'où dépend le bonheur de ma vie.
De mon trop long séjour peut être il grondera;
Mais, en voyant Pauline, il me pardonnera.
De mon père pour moi la tendresse est extrême.
Et qui pourrait jamais condamner qui vous aime?
Mon tort fut de cacher si long-temps à ses yeux
Un amour dont mon cœur doit être glorieux;
Et je vais de ce pas, dans l'ardeur qui me presse,
Lui peindre vos bontés et ma vive tendresse.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

MADAME DUBREUIL, PAULINE.

PAULINE.

Comme il m'aime!

MADAME DUBREUIL.

Il est fier de ton consentement.
S'il faut s'en rapporter à son empressement,
Il ne tardera pas à présenter son père.
Tu vas, en te montrant, désarmer sa colère.
On vient.

SCENE XII.

MADAME DUBREUIL, PAULINE, ROSE.

ROSE, *bas, à madame Dubreuil.*
Monsieur Valcés approche de ces lieux.
MADAME DUBREUIL.
Rentrons. Sur mes projets je m'expliquerai mieux.
(*Madame Dubreuil et Pauline sortent.*)

SCENE XIII.

DUBREUIL, *sous le nom de Valcés;* EUGENE, ROSE.

DUBREUIL, *riant.*
Que l'homme est ridicule! Il s'admire, il s'ignore;
On le raille lui-même, il applaudit encore;
Le fat rit des travers de la fatuité,
Et l'être le plus vain blâme la vanité.
EUGÈNE.
Redites-moi cela.
DUBREUIL.
Pourquoi?
EUGÈNE.
Pour le redire.

DUBREUIL.

Prends garde. Quoi! tu veux...

EUGÈNE.

Oui, je cherche à m'instruir
Dans l'hôtel, autrefois, je passais pour un sot;
Maintenant, grace à vous, je place aussi mon mot.

DUBREUIL.

Le mot le plus piquant, et que par-tout l'on cite,
Dans la bouche d'un sot a perdu son mérite.

EUGÈNE.

Bien obligé, monsieur. Les jolis compliments!

ROSE.

Il faut bien que monsieur s'amuse à tes dépens.
(*Elle sort.*)

EUGÈNE.

Rose nous écoutait; souffrez que je la suive.

DUBREUIL.

Si quelque original dans cet hôtel arrive,
Tu viendras m'avertir.

EUGÈNE.

Vous êtes bien servi;
Car un original arrivé d'aujourd'hui,
Qui fait le moraliste, et parle par sentence,
Avec monsieur Valcés veut faire connaissance.
De vos conseils, dit-il, il peut avoir besoin.

DUBREUIL.

Eh bien! cours le chercher.

EUGÈNE, *apercevant M. Duvernoi père.*

Je n'irai pas bie nloin.

SCENE XIV.

EUGENE, DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE.

EUGÈNE.

Voici monsieur Valcés.

(*Il sort.*)

DUVERNOI PÈRE.

Ma surprise est extrême

C'est mon ami Dubreuil.

DUBREUIL, *l'embrassant.*

Mon ami, c'est moi-même.

DUVERNOI PÈRE.

Mais sous un autre nom on t'avait annoncé.

DUBREUIL.

On me connaît ici sous celui de Valcé.
C'est un nom qu'autrefois je tenais d'une terre.

DUVERNOI PÈRE.

Aurais-tu dans ces lieux quelque mauvaise affaire ?
Parle, tu peux compter sur moi, sur mes amis.

DUBREUIL PÈRE.

Ce fut pour un procès que je vins à Paris ;
Ce procès est gagné. Mais, s'il faut te le dire,
Les méchants ont toujours le secret de nous nuire,

Le procès que l'on gagne est encor chagrinant.
(*Il rit.*)
J'avais un avocat d'un mérite étonnant,
Petit maître parfait et digne de louange;
Il pérorait fort bien et dansait comme un ange.
Charmant dans un salon, éloquent en la cour;
Au barreau, dans le monde, il brillait tour-à-tour.
Mais j'ai payé bien cher tous ses talents frivoles;
Ce n'est qu'au poids de l'or que j'obtins ses paroles:
Pour attirer vers eux la source de nos biens,
Les jeunes avocats valent bien les anciens.

DUVERNOI PÈRE.

Tu n'es donc pas changé, ta langue inconséquente
En désolant chacun toi-même se tourmente;
Et tu sacrifierais parents, amis, repos,
Pour le plaisir malin de dire des bons mots:
Tu fais de ton esprit un bien mauvais usage.
Cet avis te déplaît?

DUBREUIL, *avec ironie.*

Je le trouve fort sage,
Et je veux profiter de tes instructions.
Dans la petite ville où nous nous connaissions,
Je conviens avec toi qu'enclin à la satire
Je m'abandonnais trop au plaisir de médire.
En flattant les défauts on a tout à gagner;
Moi, j'avais le malheur de ne rien épargner,
Et j'osais publier les intrigues secrètes
Des maris complaisants et des femmes coquettes.

Je démasquais le fourbe et raillais le pédant.
N'ai-je pas signalé ce petit président
Qui, pour mieux déguiser son amour pour la brigue,
Déclamait en tout lieu contre l'esprit d'intrigue?
Le mérite réel ne cabale jamais;
Il attend les faveurs, et ne court point après,
Disait ce faux Caton d'un ton plein d'impudence;
Mais pour placer les siens il remuait la France.

DUVERNOI PÈRE.

Et quel fut, réponds-moi, le succès de tes soins?
Il parla davantage, et n'intrigua pas moins.

DUBREUIL.

Tu conviendras pourtant, malgré ta complaisance,
Que le ton d'aujourd'hui prête à la médisance.
Ton esprit n'est-il point frappé de nos travers?
Ne vois-tu plus l'amas d'originaux divers
Qu'offrait à nos regards notre petite ville?
On pouvait s'en moquer sans être fort habile.
N'as-tu pas vu cent fois de nos sociétés
Le ton impertinent et les airs affectés,
La coquette jouer la femme sans faiblesse,
Les fripons ne parler que de délicatesse,
Des importants boudeurs, d'eux seuls faisant grand cas,
Refuser les emplois.... qu'on ne leur donnait pas,
Et chez nos gens heureux, prompts à se méconnaître,
De sottise et d'orgueil les préjugés renaître,
Et nos caméléons, constants dans leurs travaux,
Esprits forts autrefois, maintenant faux dévots?

Dans nos cercles charmants tu remarquas sans doute
Et le fat qui raconte et le sot qui l'écoute ;
Tu vis nos orateurs, se disant nos soutiens,
Mêler la politique à tous leurs entretiens ;
Nos maris plaisanter de leurs propres injures ;
Nos mamans dans les bals chercher des aventures?
Chacun en se vantant croit cacher ses défauts.
Dans mon pauvre pays rien n'est vrai, tout est faux.
La ruse en chaque état remplace le mérite.
On n'y peut faire un pas sans voir un hypocrite.

DUVERNOI PÈRE.

Tu fais de ton pays un fort joli tableau,
Et tu viens de lui rendre un hommage nouveau.
Adieu, beau discoureur.

DUBREUIL, *le retenant.*

Reste, je te répète
Qu'à présent ma conduite est beaucoup plus discrète ;
Et de mon cher pays le fidèle portrait
A tout autre que toi je ne l'eusse point fait.
Oh! je suis bien changé.

DUVERNOI PÈRE.

La réforme est utile.

DUBREUIL, *avec ironie.*

Je vois de grands travers dans cette grande ville;
Mais je me garde bien d'en signaler aucun.
Je ne raille personne, et j'applaudis chacun.
Ce qu'on dit, ce qu'on fait me paraît admirable ;
Même chez nos savants je trouve un ton aimable.

Je trouve en nos bureaux douceur et vérité;
Dans nos chers feuilletons politesse et bonté.
Quel que soit à Paris le goût de la parure,
Je ne saurais citer une femme parjure,
Et me croirais vraiment beaucoup trop occupé
S'il me fallait montrer un seul mari trompé.
Pour te prouver enfin combien l'expérience
M'a fourni de leçons, m'a donné de prudence,
Et combien je condamne un homme qui médit,
A tous nos écrivains je trouve de l'esprit.

DUVERNOI PÈRE.

J'aime à voir à quel point tu blâmes leur manie,
Et tu sais à propos employer l'ironie.
Te voilà bien changé : d'après de tels regrets,
Je te vois à médire enclin plus que jamais.
Mais, pour blâmer chacun, vaux-tu mieux que les autres?
N'as-tu pas tes défauts, si nous avons les nôtres?
Souffre que je te cite un auteur d'un grand sens,
Molière. Par ces mots il peint les médisants :
« Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
« Sont toujours sur autrui les premiers à médire. »
En effet, nous voyons que de tous ces railleurs
Qui blâment nos travers et gourmandent nos mœurs
La conduite en tout temps ne fut jamais sensée.
Veux-tu donc que sur eux j'explique ma pensée,
Que je te dise aussi ce qu'on pense de toi?

DUBREUIL.

Je puis tout écouter de l'ami Duvernoi.

DUVERNOI PÈRE.

La rage de médire est une impertinence :
Dans notre vanité ce défaut prend naissance.
Du bonheur du prochain le tableau vous aigrit ;
Le desir de briller, de montrer de l'esprit,
Vous met à la merci des oisifs d'une ville,
Et vous n'êtes méchant que pour paraître habile.
Mais que vous revient-il de ces fâcheux éclats ?
On vous flatte tout haut, on vous blâme tout bas ;
Vos bons mots quelquefois font rire la sottise ;
Mais toujours l'honnête homme en secret vous mé
Il vous fuit, il vous voit, à sa perte attaché,
Lancer souvent le trait d'un perfide caché ;
Insulter en riant nos mères et nos filles ;
Détruire par un mot le bonheur des familles,
Et pour un jeu d'esprit, fruit de la vanité,
Condamner l'innocence, et flétrir la beauté.

(*Dubreuil fait un mouvement de surprise.*)

Rien n'est sacré pour vous, et la reconnaissance
N'a jamais enchaîné l'affreuse médisance.
Dès qu'un homme est atteint de ce fatal penchant,
Il est tout glorieux de paraître méchant ;
Nos chagrins sont pour lui de légers badinages :
Il s'amuse des pleurs, il sourit des outrages ;
Pour un plaisir cruel, et qui dure un moment,
L'honneur et l'amitié lui parlent vainement ;
Les médisants enfin sont une affreuse peste,
Qu'un homme de bon sens blâme, fuit, et déteste.

DUBREUIL.

D'où vient ce grand courroux?

DUVERNOI PÈRE.

Mon ami, je suis franc.

DUBREUIL.

Du portrait que tu fais le mien est différent.

DUVERNOI PÈRE.

Tu n'as pas tout-à-fait ce mauvais caractère.
Je t'ai vu bon époux, et sur-tout meilleur père;
Le mal que tes discours avaient pu préparer,
Je t'ai vu mille fois prompt à le réparer.
De plus d'un ami vrai ta famille est chérie;
Tu sers avec honneur ton prince et ta patrie;
Et l'on te voit ouvrir, sensible et généreux,
Et ta bourse et ton cœur à tous les malheureux.
Mais quel malin démon, dégradant ta belle ame,
T'inspire le travers dont l'amitié te blâme?
Pourquoi donc en tout lieu médire du prochain?
Voudrais-tu réformer le pauvre genre humain?
Qui ne voit les défauts du beau siècle où nous sommes?
Mais le sage sait bien qu'il vit avec des hommes,
Que tous ont leur faiblesse, et que, sans les flatter,
Son lot est de les plaindre et de les supporter.
Au reste, brisons là. Comment va ta famille?
Comment va ton épouse et ta charmante fille?

DUBREUIL.

Toutes deux en province attendent mon retour,
Et j'en reçois ici des lettres chaque jour.

Ah! si je te montrais des lettres aussi chères,
Tu verrais que je suis le plus heureux des pères.
Rien n'égale l'amour que j'ai pour cet enfant,
Et de la trop aimer en vain je me défend;
J'en suis tout glorieux.

DUVERNOI PÈRE.

Elle est douce et jolie?

DUBREUIL.

Ma Pauline, mon cher, est encore embellie;
Et, pour trancher ici tous discours superflus,
Chaque moment lui donne une grace de plus.

DUVERNOI PÈRE.

Et ta femme?

DUBREUIL.

Ma femme, elle m'est toujours chère.
Mais le temps fait sur elle un effet tout contraire,
Et quand, de jour en jour, ma fille s'embellit,
Ma pauvre femme, hélas! de jour en jour vieillit.

DUVERNOI PÈRE.

Penses-tu que pour toi les ans soient plus propices,
Que tu sois plus aimable, et que tu rajeunisses?

DUBREUIL.

Non, sans doute.

DUVERNOI PÈRE.

Et pourquoi l'accuser de vieillir.
Ta langue ne peut donc jamais se retenir,
Chacun doit supporter ta mordante épigramme,
Et tu ne peux au moins en excepter ta femme.

Je la connais; elle a plus de bon sens que toi;
Elle est douce, prudente.

DUBREUIL.

Il est vrai.

DUVERNOI PÈRE.

Va, crois-moi,
Une femme comme elle, encor fraîche et jolie,
Nous aide à supporter les chagrins de la vie.
Et, d'elle séparé, tu ne vis qu'à demi.
Notre épouse est toujours notre meilleur ami.
Songe que sa douceur dissipe maint orage,
Et qu'il vous faut ensemble achever le voyage.

DUBREUIL.

De ce petit sermon je ressens tout le prix.
Mais dis-moi le motif qui t'amène à Paris?

DUVERNOI PÈRE.

J'y viens chercher mon fils, à mes vœux peu docile;
Je crois qu'un fol amour l'attache à cette ville;
Que dans cet hôtel même est l'objet de ses vœux.
Sans doute, tu connais les belles de ces lieux?
De leur ton, de leurs mœurs, tu pourras bien m'instruire.

DUBREUIL.

Je ne les connais pas, et ne puis rien t'en dire.

DUVERNOI PÈRE.

Que font-elles ici?

DUBREUIL.

Ma foi, je n'en sais rien;
Mais on peut obtenir un moment d'entretien;

Oui, je pourrai les voir ; je te promets encore...
Eugène ?

SCENE XV.

DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE, EUGENE.

DUBREUIL.

De ma part, voyez madame Laure.
Pour mieux cacher le but de mon zèle empressé,
Par un billet adroit je dois être annoncé.
Je vais écrire. Eugène, il faut porter ma lettre,
Et vous ajouterez, avant de la remettre,
Combien je suis jaloux de l'honneur de la voir.

EUGÈNE.

Elle ne voudra pas, monsieur, vous recevoir,
Cette dame est, je crois, une prude parfaite.

DUBREUIL.

Et moi, je crois plutôt qu'elle est laide et coquette.

EUGÈNE.

Elle ne voit personne, et vous refusera.

DUBREUIL.

Elle ne voit personne; et qui t'a dit cela?...
Je rends grace au hasard qui, pour tous deux propice,
Me présente un ami pour lui rendre service.
Va, si contre ton fils des piéges sont dressés,
Ces dames apprendront à connaître Valcés ;
Et je te prouverai, du moins je le suppose,

Qu'un médisant parfois est bon à quelque chose.
Avant la fin du jour, par ma prudence instruit
Tu rendras, malgré toi, justice à mon esprit,
Et par moi tu sauras tout ce que font ces dames.

DUVERNOI PÈRE.

Je veux des faits certains, et non des épigrammes.

DUBREUIL.

Epigrammes, dis-tu? Quelle sévérité!
Mais, contre moi ton zèle est toujours emporté;
Sans te tromper, je cherche à t'éclairer peut-être,
Et je ne blâme point les gens sans les connaître:
Je médis; mais jamais je n'ai calomnié.

DUVERNOI PÈRE.

Je compte sur ton zèle et sur ton amitié.

DUBREUIL.

A l'age de ton fils, sans être trop coupable,
On peut être séduit par une femme aimable.
Nous, que l'expérience a rendus plus prudents,
Par les femmes toujours instruits à nos dépens,
Nous devons profiter des écueils du jeune age,
Pour sauver à ton fils un semblable naufrage.
Heureux qui du passé garde le souvenir,
Et peut de ses amis éclairer l'avenir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE I.

DUBREUIL, EUGENE.

DUBREUIL.

Je t'attends en ces lieux au moins depuis une heure.
Ton message est-il fait? Tu sors de leur demeure:
Allons, explique-toi, parle, que t'a-t-on dit?

EUGÈNE, *avec importance.*

De tout ce que j'ai fait je vous dois le récit.

DUBREUIL, *l'interrompant.*

Sois bref, mon cher Eugène, et ne fais pas l'aimable.
A l'esprit déplacé bêtise est préférable.

EUGÈNE.

Je vais donc vous parler tout naturellement;
Mais ne me traitez pas si rigoureusement,
Moi qui par-tout vous vante et vous sers avec zèle,
Moi qui, depuis un mois, vous ai pris pour modèle.

DUBREUIL.

Le bel élève encor que je vais faire là!

EUGÈNE.

Ménagez-moi, monsieur.

DUBREUIL.

Achève.

EUGÈNE.

M'y voilà.
J'ai remis votre lettre; et, s'il faut tout vous dire,
Deux fois, en la lisant, elle a daigné sourire.
Habile messager, j'ai saisi l'à-propos,
Et me suis à-peu-près exprimé dans ces mots:
Mesdames, ai-je dit, un homme de mérite
Vous demande l'honneur de vous rendre visite.
Il croirait en effet manquer à son devoir,
S'il négligeait encor le bonheur de vous voir;
Et monsieur de Valcés, galant auprès des belles,
Pour vous faire sa cour aura bientôt des ailes,
Si vous le permettez.

(*Il contrefait madame Dubreuil.*)

Je ne le permets pas,
A répondu la mère; et tu peux, de ce pas,
Lui dire que je sais apprécier son zèle;
Que des hommes galants je le crois un modèle:
Mais son esprit malin me donne quelque effroi;
Le bruit de ses talents est venu jusqu'à moi.
J'ai voulu répliquer: mais, hélas! soin frivole,
Un geste noble et fier m'a coupé la parole;
Et cette belle dame, avec un seul regard,
M'a fort bien exprimé, Retirez-vous, bavard.

DUBREUIL.

On ne veut pas me voir; l'aventure est étrange.

EUGÈNE.

C'est dommage, monsieur; car la fille est un ange.

DUBREUIL.

Elle te plaît?

EUGÈNE.

Beaucoup.

DUBREUIL, *avec ironie.*

Tu crois à sa candeur?

EUGÈNE.

Comment, sans la connaître!...

DUBREUIL.

Et je la sais par cœur.

EUGÈNE.

En la voyant, monsieur, vous serez moins sévère.

DUBREUIL.

Déja ne suis-je pas accusé par sa mère,
Qui pense que médire est mon plus doux penchant,
Et qui, sans me connaître, en moi voit un méchant?
Moi, méchant! Trop souvent, bienfaisant en paroles,
On n'offre aux malheureux que des discours frivoles;
Moi, dès que j'en vois un, je vole à son secours,
Et j'offre mon argent, et non pas mes discours.
Médisant! Il est vrai que j'ai quelques malices,
Que de plus d'un fripon j'ai démasqué les vices,
Et que sur les défauts de la société
Je m'exprime souvent avec sincérité.
Mais, quoi! les hommes francs sont-ils donc si coupables?
La franchise est toujours utile à nos semblables,

Tandis que les flatteurs et les vils complaisants,
Qui brûlent pour le vice un misérable encens,
Augmentent les travers dont notre siècle abonde;
Et l'on nuit à chacun en flattant tout le monde.

EUGÈNE.

C'est penser à merveille, et vous avez raison
De donner aux flatteurs cette bonne leçon.
Tous ces gens mielleux ont fausses apparences;
Ils comptent vous payer avec des révérences.

DUBREUIL.

Qui les retient ici? Quels soins mystérieux
Dans un hôtel garni les cachent à mes yeux?
Envers moi leur conduite est d'un triste présage;
La mère avec prudence évite mon hommage.
Ce refus indiscret annonce son effroi;
Elle craint les regards d'un homme tel que moi,
Et je puis éclairer, par un discours sincère,
Les dupes qu'à Paris peut-être on voudrait faire.

EUGÈNE.

Cette dame n'a point mérité ces soupçons.

DUBREUIL.

Pour en parler ainsi j'ai de bonnes raisons.
Vois si je la connais. Cette belle élégante
Parle de ses trente ans; mais elle en a quarante.

EUGÈNE.

Oui, quarante à-peu-près.

DUBREUIL.

Modeste en son maintien,

Quoiqu'elle ait peu d'esprit, elle parle assez bien.
Dans ses moindres desirs elle a de la manière :
Sa démarche affectée est lourdement légère.
Madame à sa province accordant son mépris,
Ne trouve rien de bon hors des murs de Paris.

EUGÈNE.

Puisqu'en fait de portrait vous êtes passé maître,
Que vous jugez les gens même sans les connaître,
De Rose, dites-moi, monsieur, que pensez-vous?

DUBREUIL, *après un silence ironique.*

Je crains de te le dire.

EUGÈNE.

Eh, monsieur, entre nous
Pourquoi dissimuler?

DUBREUIL.

La petite est jolie;
Mais je la crois portée à la coquetterie.

EUGÈNE.

Je suis très clairvoyant, et m'apercevrais bien...

DUBREUIL.

Dans les ruses d'amour le plus fin n'y voit rien ;
Les flèches de ce dieu, mon cher, sont si légères.
D'ailleurs on se console en voyant ses confrères :
Ce petit accident, tu le sais comme moi,
Arrive à bien des gens qui valent mieux que toi.

EUGÈNE, *fâché.*

Ce petit accident, monsieur, ne peut me plaire.

DUBREUIL.

Oublions tout cela, parlons d'une autre affaire.
Ces dames vainement se cachent à mes yeux.
Je prétends les connaître, et pour les juger mieux,
Et rendre, s'il le faut, justice à leur mérite,
Va, cours, informe-toi de toute leur conduite.

EUGÈNE.

Monsieur, pour les connaître il nous reste un moyen.

DUBREUIL.

Ce moyen quel est-il?

EUGÈNE, *réfléchissant.*

Non, cela n'est pas bien;
Rose se fâcherait.

DUBREUIL.

Que parles-tu de Rose?
Sur ces dames tu crois qu'elle sait quelque chose?

EUGÈNE.

Avec elles souvent je l'entends parler bas;
Mais Rose est trop discrète, et ne vous dirait pas...

DUBREUIL.

Les femmes avec moi parlent en dépit d'elles.

EUGÈNE.

Serait-il vrai?

DUBREUIL.

Dans peu j'aurai de leurs nouvelles.

EUGÈNE.

Rose vous céderait, et médirait aussi?

DUBREUIL.

J'en réponds.

EUGÈNE.

Je vais donc vous l'envoyer ici.

(*Il sort.*)

SCENE II.

DUBREUIL.

J'instruirai Duvernoi par un rapport fidèle.
Ce n'est pas vainement qu'il compte sur mon zèle.
Le penchant de son fils peut devenir fatal,
Et déja, comme lui, j'en augure fort mal.

SCENE III.

DUBREUIL, ROSE.

DUBREUIL.

Approche, mon enfant, et sur-tout sois sincère.
Tu connais, m'a-t-on dit, cette dame étrangère
Qui, depuis près d'un mois, loge en votre maison?
Sur mes desseins secrets ne forme aucun soupçon,
C'est pour son intérêt que je veux la connaître.
Que fait-elle à Paris? tu le sais.

ROSE.

Mais peut-être.

DUBREUIL, *vivement.*

Ce silence malin m'en dit beaucoup déja.

ROSE.

Mon silence vous parle?

DUBREUIL.

Eh oui; je vois par-là
Que de ce que tu sais tu me fais un mystère,
Et je vois... des travers qu'en vain tu veux me taire :
Ton regard m'a tout dit, je te devine enfin.

ROSE.

Vous lisez dans mes yeux! Ah! c'est être trop fin.

DUBREUIL.

Tu me railles, friponne, et je vois, à ta mine,
Que contre moi toujours ton humeur est chagrine;
Tu me crois médisant, et tu l'as dit cent fois.

ROSE.

Vous nous raillez souvent, mais toujours avec choix;
Votre esprit contre nous n'a jamais de malice.

DUBREUIL.

A ton sexe toujours j'aime à rendre justice.
Votre mérite seul vous fait mille jaloux;
Et, je l'ai dit cent fois, vous valez mieux que nous.

ROSE, *vivement.*

C'est une vérité.

DUBREUIL.

J'en connais l'évidence.
Allons, faisons la paix, rends-moi ta confiance;
Accepte cette bourse, et sois franche aujourd'hui.

ROSE, *prenant la bourse, à part.*

Il me paie, et je vais dire du mal de lui.

DUBREUIL.

Cette dame à Paris accompagne sa fille;
Elle a quelque procès?

ROSE, *finement.*

Un procès de famille.

DUBREUIL.

Un divorce peut-être?

ROSE.

Un divorce, hé pourquoi?
Qui pourrait la forcer à cette dure loi?
Son époux complaisant, qui vit éloigné d'elle,
N'exigera jamais cette épreuve cruelle.

DUBREUIL.

Son époux complaisant, c'est excellent, ma foi.
Achève, mon enfant, de grace, explique-toi.
Que font-elles ici?

ROSE.

Puisqu'il faut tout vous dire,
Je ne sais quel motif à Paris les attire;
Mais rien de leur gaîté ne peut troubler le cours,
Et des plaisirs nouveaux les occupent toujours.

DUBREUIL.

Eugène me disait, en vantant leur prudence,
Qu'elles ne sortaient point.

ROSE.

Voyez la médisance.

DUBREUIL.

Cet Eugène est un sot. Je conçois, entre nous,
L'adresse qui t'a fait choisir un tel époux.
Trop d'esprit dans l'hymen souvent nous contrarie.

ROSE.

A notre premier point revenons, je vous prie.

DUBREUIL.

Parlons de cette dame, et dis-moi franchement....
Je mets le plus grand prix à ce renseignement.
Tu crois que sa conduite est parfois indiscrète?

ROSE.

Elle aime la parure.

DUBREUIL, *l'interrompant.*

Oui, c'est une coquette.

ROSE.

C'est depuis peu de temps que nous la connaissons,
Et l'on n'a sur ce point jamais que des soupçons.

DUBREUIL.

Je t'entends. Et sa fille?

ROSE.

Elle fait l'ingénue;
Elle affecte en parlant certaine retenue...
Mais sa mère l'entraîne; elle cède à ses goûts.

DUBREUIL, *à part.*

Je l'avais deviné.

(*haut.*)

Mais quel est son époux?

ROSE.

Un petit financier.

DUBREUIL, *l'interrompant.*

De fort peu de mérite.
Il n'est point à Paris?

ROSE.

En province il habite.

DUBREUIL, *vivement.*

Est-ce un fat, un jaloux, un sot, un important?

ROSE.

C'est un de ces maris... comme l'on en voit tant.

DUBREUIL.

Qui, docile toujours aux ordres de Madame,
Est plutôt serviteur que mari de sa femme?

ROSE.

Et qui, raillant toujours sur les défauts d'autrui,
N'aperçoit point tous ceux qu'on rencontre chez lui.

DUBREUIL.

Il s'amuse aux dépens de tel qui lui ressemble.
Sottise et vanité sont donc toujours ensemble!

ROSE.

Eh! oui, l'on dit aussi que ce crédule époux
Raille encor les maris confiants.

DUBREUIL.

Voyez-vous!
C'est un fou sans esprit; d'avance je le gage.

ROSE.

Ou s'il en a, du moins il en fait peu d'usage.

DUBREUIL.

C'est cela. C'est un fat qui se croit adoré,
Que Madame en tout temps fait mouvoir à son gré.
Je reconnais bien là le mari de province.
Tandis que le cher homme y mène un train fort mince,
Et qu'il vit sans éclat dans son triste canton,
Madame à prix d'argent prend ici le bon ton,
Et le pauvre mari s'expose avec constance
Aux dangers que font naître et le luxe et l'absence.
(*Il rit.*)
Ces petits financiers sont de bien bonnes gens.

ROSE, *à part.*

Il ne sait pas encor qu'il rit à ses dépens.

DUBREUIL.

Que j'aime les détails dont tu viens de m'instruire!

ROSE.

C'est un secret, monsieur, dont il ne faut rien dire.

DUBREUIL.

Oh! je n'en dirai rien; je suis très discret, moi.
(*à part.*)
Allons tout raconter à l'ami Duvernoi.
(*haut.*)
Mais, puisque tu parais avoir sa confiance,
Fais-moi faire avec elle aujourd'hui connaissance.

ROSE.

De vous servir, monsieur, je me fais un devoir.

DUBREUIL.

Sais-tu qu'elle a déja refusé de me voir,

Et qu'elle a dédaigné l'offre de mon hommage?

ROSE.

Je le sais. Il fallait me charger du message;
Vous pouviez vous attendre à l'accueil le plus doux.

DUBREUIL.

Vraiment!

ROSE.

Oui, tous les jours elle parle de vous.

DUBREUIL.

Comment en parle-t-elle?

ROSE.

Avec trop d'indulgence.

DUBREUIL.

S'il est ainsi, pourquoi fuit-elle ma présence?

ROSE.

L'ennemi dangereux que toujours nous fuyons
Est souvent, en secret, celui que nous aimons.

DUBREUIL.

Je brûle de la voir.

ROSE.

L'instant est favorable :
Je vais vous annoncer.

DUBREUIL.

Que tu seras aimable!

ROSE.

De la voir en secret vous paraissez jaloux?

DUBREUIL.

Je suis impatient d'avoir ce rendez-vous.

Pour l'obtenir plus tôt pars, que rien ne t'arrête.

ROSE.

Je vais vous préparer un charmant tête-à-tête.
Entre nous, tout ceci doit demeurer secret.
Sur ces dames sur-tout soyez toujours discret.
Quant à l'époux, je crois qu'il n'est plaint de personne :
A vos traits médisants, monsieur, je l'abandonne.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

DUBREUIL.

Duvernoi peut venir. Je suis impatient
De l'informer de tout, et je vais à l'instant...
Fort à propos ici le hasard me l'amène.

SCENE V.

DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE.

DUBREUIL.

Eh! viens donc, mon ami. J'ai la preuve certaine
Des dangers de l'hymen que projette ton fils.
Mais écoute-moi donc : tu seras bien surpris.

DUVERNOI PÈRE.

J'écoute.

DUBREUIL.

Tu le sais : pour juger leur conduite,
J'avais fait demander de leur rendre visite;
Et, bien loin de répondre à mon empressement,
On m'avait refusé fort incivilement.
Ce n'était qu'un détour pour exciter mon zèle;
Et je viens de savoir d'un messager fidèle
Qu'à mon empressement on cède sans regret,
Et que l'on me prépare un rendez-vous secret.
L'aventure est piquante, et j'aime ce mystère.

DUVERNOI PÈRE.

Ce trait-là me confond.

DUBREUIL.

Je le trouve ordinaire.

DUVERNOI PÈRE.

Quel motif les retient à Paris?

DUBREUIL.

Le plaisir.
D'un ridicule amour ton fils doit se guérir.
La mère dans ses mœurs a peu de retenue;
La fille me paraît une fausse ingénue;
Et le père, entre nous, n'est qu'un sot important :
(*en riant.*)
C'est un de ces maris... comme l'on en voit tant.

DUVERNOI PÈRE.

Mais n'as tu rien appris sur son rang, sa naissance,
Sa fortune?...

DUBREUIL.

Elle annonce une grande opulence.
Un char fort élégant étale tous les jours
De son luxe emprunté les superbes atours;
Elle ne manque pas un spectacle, une fête;
Elle peut se vanter de plus d'une conquête.
Enfin, si jusqu'ici je n'ai point vu ses traits,
C'est que dans cet hôtel on ne la voit jamais.

DUVERNOI PÈRE.

Et que fait le mari d'une telle coquette?

DUBREUIL.

Il a dans sa province une forte recette.
C'est là qu'il vit en paix, et se croit trop heureux
D'entretenir ici ce luxe scandaleux.
Il veut au premier rang que son épouse brille;
Aux grands airs de Paris il veut former sa fille;
Et quand dans sa province elle reparaîtra,
Comme un nouveau modèle il la présentera.
(*Il rit.*)
Mais ris donc comme moi.

DUVERNOI PÈRE, *avec impatience.*

Non, ta gaîté m'assomme.

DUBREUIL.

Assis dans ses bureaux, je vois d'ici mon homme.
Il compte son argent, se plaît à l'entasser;
Et Madame à Paris s'amuse à dépenser.

DUVERNOI PÈRE.

Une telle famille à mon fils a su plaire!

DUBREUIL.

Que j'aurai de plaisir à railler un confrère!

DUVERNOI PÈRE.

C'en est assez. Mon fils en ce lieu va venir,
Et de ce beau pays je le ferai partir.

DUBREUIL.

Attends : je vais connaître et la mère et la fille.
Je te promets, mon cher, un tableau de famille.
De leur petit manége observateur prudent,
Des travers du mari je serai confident,
Et je t'informerai de tous leurs ridicules.

DUVERNOI PÈRE.

Eh! que m'importe, à moi!

DUBREUIL.

Je n'ai point tes scrupules.
Le moyen le plus sûr que j'oppose à l'ennui
C'est de me divertir des sottises d'autrui.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

DUVERNOI PÈRE.

Je vais gronder mon fils de la bonne manière.

SCENE VII.

DUVERNOI PÈRE, DUVERNOI FILS.

DUVERNOI FILS, *courant embrasser son père.*
Ah! que j'ai de plaisir à vous revoir, mon père!
Mais sur votre retour pourquoi dissimuler?
Au devant de vos pas vous m'eussiez vu voler.

DUVERNOI PÈRE.
Vous m'aimez donc toujours?

DUVERNOI FILS.
Comment! si je vous aime!
En pouvez-vous douter?

DUVERNOI PÈRE.
L'indifférence extrême
Que prouve dès long-temps ton séjour à Paris...

DUVERNOI FILS.
Vos desirs désormais par moi seront remplis.
Je conviens de mes torts, et cependant j'espère
Qu'instruit de mes motifs vous serez moins sévère,
Que vous me permettrez de rester en ces lieux
Où me retient encore un projet sérieux.

DUVERNOI PÈRE.
Un projet sérieux; parlez, je vous en prie.

DUVERNOI FILS.
Oui, mon père, il y va du bonheur de ma vie.
L'hymen doit embellir le reste de nos jours.

DUVERNOI PÈRE.

Vous allez me parler de vos folles amours.

DUVERNOI FILS.

En êtes-vous instruit?

DUVERNOI PÈRE.

Bien plus que l'on ne pense.

DUVERNOI FILS.

Et qui vous en a fait déja la confidence?

DUVERNOI PÈRE.

Que t'importe, pourvu que je sois informé
Du lien dangereux dont ton cœur est charmé.

DUVERNOI FILS.

Dangereux, dites-vous? Mon choix est raisonnable;
Et Pauline, mon père, est riche, sage, aimable.

DUVERNOI PÈRE.

Elle est riche, elle est sage; un amant, en effet,
Dans un objet aimé voit un objet parfait.
Mais c'est peu qu'à tes yeux toute sa vertu brille,
Il faut qu'on la retrouve aussi dans sa famille.

DUVERNOI FILS.

Sa famille à vos yeux sans crainte peut s'offrir,
Et du choix que j'ai fait je n'ai point à rougir.
Oui, j'adore la fille, et j'honore la mère.
Sa vertu chaque jour me la rendit plus chère;
Et vous l'estimerez en la connaissant mieux.

DUVERNOI PÈRE.

Et son époux a-t-il ce mérite à tes yeux?

DUVERNOI FILS.

Votre fils, il est vrai ne connaît point encore
Le père et les parents de celle qu'il adore;
Mais, avant de former des nœuds si desirés,
Vous les verrez, mon père, et vous les connaîtrez.

DUVERNOI PÈRE.

Je les connais assez, puisqu'il faut te le dire;
Et je rougis du piége où l'on veut te conduire.
Depuis que, par l'amour vous êtes si troublé,
Ces dames quelquefois vous ont-elles parlé,
L'une de son époux, et l'autre de son père?

DUVERNOI FILS.

Toutes deux jusqu'ici m'en ont fait un mystère.

DUVERNOI PÈRE.

Et cela n'a jamais éveillé vos soupçons?

DUVERNOI FILS.

En gardant le silence on avait des raisons
Que j'ai dû respecter; vous pourrez les connaître.

DUVERNOI PÈRE.

Va, de tous leurs secrets déja je suis le maître.
L'un veut que sa moitié, dont il est trop épris,
Dépense sa fortune et s'amuse à Paris.
L'autre en abuse encore, et la franche coquette
Medite en ce lieu même une intrigue secrète.

DUVERNOI FILS.

On vous trompe. Non, non, tout ce qu'ont vu mes yeux
Est loin de confirmer ces soupçons odieux.

De toutes les vertus Pauline est un modèle.
Sa mère à ses devoirs en tout temps fut fidèle,
Et les rapports cruels qu'ici vous écoutez
Sont, j'en suis convaincu, d'affreuses faussetés.

DUVERNOI PÈRE, *en colère.*

J'ai prévu les raisons qu'un fol amour t'inspire,
Et pour t'en corriger je n'ai qu'un mot à dire.
Je condamne l'amour dont ton cœur est épris,
Et je veux qu'à l'instant tu partes de Paris.

DUVERNOI FILS.

En vous obéissant ma douleur est extrême.

DUVERNOI PÈRE.

Vous me suivrez; mon fils, je pars à l'instant même.

DUVERNOI FILS.

Partir sans leur parler?

DUVERNOI PÈRE.

Il ne faut plus les voir.

DUVERNOI FILS.

Mon père....

DUVERNOI PÈRE.

Eloignez-vous.

DUVERNOI FILS.

Je suis au désespoir.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

DUVERNOI PÈRE, *dans le fond.*

Hé ! quelqu'un ?

SCENE IX.

DUVERNOI PÈRE, ROSE.

DUVERNOI PÈRE.

Rendez-vous près de madame Laure,
Dites que pour la voir ici je reste encore,
Et que pour un objet sérieux, important,
Je voudrais, sans tarder, lui parler un instant.

ROSE.

Vous semblez agité.

DUVERNOI PÈRE.

Ce n'est pas votre affaire.

ROSE.

Cette dame, monsieur, vous calmera, j'espère.
La bonté de son ame est peinte dans ses traits.

DUVERNOI PÈRE.

Pourrai-je lui parler ?

ROSE.

Elle ne sort jamais.
Mère attentive, elle est d'une conduite rare.

DUVERNOI PÈRE.

Oui, très rare en effet.

ROSE.

Souvent on se prépare
Des regrets bien fâcheux quand on juge les gens
Sur les propos légers de quelques médisants.
Je vais vous annoncer.

(Elle sort.)

SCENE X.

DUVERNOI PÈRE.

Que veut-elle me dire?
Dubreuil, en ami sage, a bien fait de m'instruire;
Et son zèle pour moi n'a pu dissimuler...

SCENE XI.

DUVERNOI PÈRE, ROSE, MADAME DUBREUIL.

ROSE.

J'ai rencontré Madame; elle vient vous parler.

(Elle sort.)

DUVERNOI PÈRE, *reconnaissant madame Dubreuil.*

C'est madame Dubreuil, ô rencontre imprévue!

MADAME DUBREUIL.

Pour vous entretenir ici je suis venue.

DUVERNOI PÈRE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

MADAME DUBREUIL.

Mais vous m'avez traitée assez légèrement.

DUVERNOI PÈRE.

Pardonnez d'un ami l'erreur involontaire;
Quoi! c'est à votre enfant que mon fils a su plaire?
Et moi, qui le grondais, moi, qui voulais partir!
Je conviens de mes torts : il n'a pu mieux choisir.
Mais pourquoi ce mystère? Ah! parlez, je vous prie.

MADAME DUBREUIL.

Je veux punir Dubreuil d'une folle manie;
Je l'excite à médire; et Rose, en ce moment,
Lui donne par mon ordre un faux renseignement;
Et je lui prouverai...

DUVERNOI PÈRE.

Le tour est impayable.
Vous n'imaginez pas combien il est coupable.
D'après lui, votre époux est un homme berné
Qu'une épouse coquette a toujours gouverné;
Et, s'immolant lui-même à sa propre satire,
Il ajoutoit encor... Je n'ose tout vous dire.

MADAME DUBREUIL.

Pourquoi le ménager?

DUVERNOI PÈRE.

Il est vraiment plaisant
De faire contre lui parler un médisant.
Vous, qui raillez si bien sur les défauts des autres,

Je vais donc à mon tour plaisanter sur les vôtres.
Et moi, qui veux ici m'ériger en censeur,
N'ai-je pas envers vous commis plus d'une erreur.

MADAME DUBREUIL.

Je l'excuse aisément ; mais voyez, je vous prie,
Jusqu'à quel point toujours il faut qu'on se défie
Et de la médisance et de ses traits jaloux,
Puisqu'elle égara même un sage tel que vous.

DUVERNOI PÈRE.

Oui, ma crédulité pour vous fut une offense.
Il ne faudrait jamais croire la médisance.
J'aurais mille moyens pourtant de m'excuser,
Dubreuil par des propos ne pouvait m'abuser;
Mais il citait des faits d'une telle importance !...
Tout devait en effet éveiller ma prudence;
Et l'on m'avait écrit...

MADAME DUBREUIL.

Je le sais, un billet.

DUVERNOI PÈRE.

Le hasard m'a trompé.

MADAME DUBREUIL.

Le hasard n'a rien fait.

Montrez-moi ce billet.

DUVERNOI PÈRE, *lui donnant le billet.*

Il est sans signature.

MADAME DUBREUIL, *après avoir vu le billet.*

J'en reconnais le style, ainsi que l'écriture.

SCENE XII.

DUVERNOI PÈRE, MADAME DUBREUIL, ROSE.

ROSE.

Pauline toute en pleurs accourt pour vous parler.

MADAME DUBREUIL, *à Duvernoi père.*

Cachez-vous un moment, vous pourriez la troubler.

(*Duvernoi entre dans un cabinet, Rose sort.*)

SCENE XIII.

MADAME DUBREUIL, PAULINE.

PAULINE.

Ma mère, qu'ai-je appris?

MADAME DUBREUIL.

Qu'est-ce donc qui t'agite?

PAULINE.

Au-devant de mon père, ah ! menez-moi bien vite.

MADAME DUBREUIL.

Explique-toi.

PAULINE.

J'ai su par monsieur Duvernoi
Qu'on a dit bien du mal et de vous et de moi.

MADAME DUBREUIL.

Je le sais.

PAULINE.

Savez-vous que Duvernoi s'afflige.
A partir de Paris dans ce jour on l'oblige,
Et contre nous son père, en secret irrité,
Veut rompre pour jamais cet hymen projeté.
Il dit qu'à son honneur cet hymen est contraire,
Il dit que votre fille est coquette et légère.

MADAME DUBREUIL, *sérieusement, avec l'intention d'éprouver sa fille.*

Je suis sans doute aussi l'objet de son courroux?

PAULINE, *prête à répondre, s'arrête, regarde sa mère avec respect.*

Je n'ai point retenu ce qu'il a dit de vous.

MADAME DUBREUIL.

Il ne m'épargne pas.

PAULINE.

Permettez donc, ma mère,
Que je puisse à l'instant en informer mon père.
Il sera notre appui dans ce commun malheur.

MADAME DUBREUIL, *à part.*

Cachons bien que son père en est le seul auteur.

PAULINE.

Je lui dirai : Mon père, ah ! prenez ma défense;
J'ai placé dans vos soins ma plus chère espérance.
Ma mère, auprès de lui guidez mes pas tremblants,
Que je puisse le voir.

MADAME DUBREUIL.

Il n'est pas encor temps;
Mais, puisqu'auprès de lui le hasard nous amène,
Il est mille moyens de lui dire ta peine,
Et pour l'en informer je conçois un projet
Qui ne saurait manquer d'avoir un prompt effet.

PAULINE.

Il peut sans s'exposer prendre notre défense?

MADAME DUBREUIL.

Eh oui, ma chère enfant, compte sur ma prudence
Et sur mon amitié. Sans perdre un seul moment
Va m'attendre, Pauline, en ton appartement.
Je te rejoins bientôt.

PAULINE.

Ne tardez pas, ma mère;
Consolez-moi du moins de l'absence d'un père.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

MADAME DUBREUIL.

Voilà donc mon époux comme je le voulais,
Lui-même est engagé dans ses propres filets.

SCENE XV.

MADAME DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE.

DUVERNOI PÈRE, *sortant du cabinet.*
Je l'attends maintenant.

MADAME DUBREUIL.
Et moi je me retire.
Profitez de ma ruse, et venez tout me dire.
Qu'il se livre sans crainte à ses malins propos,
Et que ce souvenir trouble au moins son repos.
Que je puisse, assurant la paix dans ma famille,
Lui rappeler parfois le chagrin de sa fille,
Et rendre, en ce beau jour fortuné pour tous deux,
Mon époux raisonnable, et nos enfants heureux.
(*Elle sort.*)

SCENE XVI.

DUVERNOI PÈRE.

Moi, je vais à tel point exciter sa malice,
Que bientôt de lui-même il faudra qu'il rougisse.
Oh ! que cet incident est propre à l'éclairer,
Et que j'aurai de joie à le désespérer!
Il vient fort à propos.

SCENE XVII.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Hé bien, quelle nouvelle?

DUVERNOI PÈRE.

J'ai vu mon fils, j'ai vu la mère de sa belle.

DUBREUIL.

Je ne m'étonne plus si depuis un moment
Dans cet autre salon j'attendais vainement.

DUVERNOI PÈRE.

Rose a dù satisfaire à mon impatience.

DUBREUIL.

Je ne suis point jaloux de cette préférence.
Sans m'ennuyer, mon cher, j'ai long-temps attendu.
J'étais à ma fenêtre; et, placé là, j'ai vu
De tant d'originaux le bizarre assemblage,
Qu'aucun autre tableau ne m'eût plu davantage.
Te le dirai-je enfin? presque dans tous les rangs
Mes yeux ont distingué des travers différents.

DUVERNOI PÈRE.

Dans les originaux qui s'offraient à ta vue,
Et dont tu viens de faire une exacte revue,
Quelqu'un de ta province a-t-il frappé tes yeux?

DUBREUIL.

Déja je l'oubliais; j'en ai vu passer deux:

On a rendu justice à leur vrai caractère.
Le premier, vieux Normand, plaideur octogénaire,
Qui changea tout son or contre de vieux dossiers,
Est élevé, dit-on, au rang de nos huissiers.
L'autre, grand délateur, s'en va l'oreille basse;
Il a beau dénoncer, il n'aura point de place:
Il s'est livré pour nuire à des soins superflus,
Et nos malheurs au moins ne l'enrichiront plus.
Mais tu viens de parler à cette aimable dame,
D'interroger ton fils sur sa nouvelle flamme;
Qu'en penses-tu, réponds?

DUVERNOI PÈRE.

Déja tu le prévois;
Mon fils est glorieux d'avoir fait un tel choix,
Et je dois un moment excuser sa folie.

DUBREUIL.

Comment?

DUVERNOI PÈRE.

Sa prétendue est tout-à-fait jolie.
Mais, grace à tes avis que j'ai su retenir,
Je me garderai bien de jamais consentir
Au nœud qu'il veut former; c'est une extravagance.

DUBREUIL.

La jeunesse est toujours dupe de l'apparence.
Avec de jolis yeux on la trompe aisément;
Mais un homme sensé distingue adroitement
De ces minois fripons les amorces trompeuses.
Pour moi, j'ai toujours craint les belles voyageuses,

Et de m'en défier j'ai toujours eu raison.

DUVERNOI PÈRE, *à part.*

Oh! qu'il mérite bien une forte leçon!

SCENE XVIII.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL, ROSE.

ROSE.

Cette lettre est pour vous.

DUBREUIL.

Eh! qui te l'a remise?

ROSE.

Un voyageur.

DUBREUIL.

Fort bien.

(*Rose sort.*)

SCENE XIX.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL.

DUBREUIL *fait un geste ponr demander à Duvernoi la permission d'ouvrir sa lettre.*

Agréable surprise!
La lettre est de Pauline. Ah! mon cher, tu vas voir
Comme dans cet écrit elle aura mis de charmes.

DUVERNOI PÈRE, *à part.*

D'avance, je le crois.

DUBREUIL *lit.*

« Je suis au désespoir,
« Et ma bonne maman répand aussi des larmes. »
O ciel! qui peut causer leur crainte et leurs alarmes?...
(*Il lit avec plus d'émotion.*)
« Un traître en votre absence ose nous outrager.
« Par une affreuse calomnie,
« Il nous accuse tous, et trouble notre vie ;
« Hâtez vous, venez nous venger.
« Mon cœur est si navré de cette perfidie
« Que je pleure en vous l'écrivant,
« Et que vous frémirez sans doute en la lisant.
« Venez donc au plus tôt, et, si je vous suis chère,
« Ne tardez pas à consoler ma mère
« Des chagrins que nous cause un homme médisant. »
N'est-ce point une erreur, un songe, une imposture?
Non, je la reconnais, voilà sa signature.
Méconnaîtrai-je, ô ciel! l'écrit qu'elle a signé,
L'écrit qui de ses pleurs paraît encor baigné?
Cher ami, que dis-tu de cette horreur nouvelle?

DUVERNOI PÈRE.

Je dis que ta douleur me paraît naturelle;
Que voilà de quoi rendre un père malheureux,
Et que les médisants sont des hommes affreux.

DUBREUIL, *avec force.*

Celui-ci me paraît un homme abominable.
(*en changeant de ton.*)
On peut, je l'avoûrai, sans être trop coupable,

Rire d'une coquette, attaquer un pédant,
Sur quelque sot titré lancer un trait mordant;
Mais oser tourmenter un être sans défense,
Faire couler les pleurs de l'aimable innocence,
C'est un crime, une horreur; et, pour mieux le punir,
De Paris à l'instant, ami, je vais partir.

DUVERNOI PÈRE.

Je vois avec douleur combien l'on te chagrine.

DUBREUIL.

Ah! qu'il me paîra cher les pleurs de ma Pauline!
Cher enfant, je te vois, et j'entends ta douleur;
Ta plainte a retenti jusqu'au fond de mon cœur.
Non, tu ne seras plus séparé de ton père;
Et, quel que soit le rang de l'homme téméraire
Dont les propos affreux ont osé t'outrager,
Je saurai l'en punir, et je cours te venger.

(*Il sort.*)

DUVERNOI PÈRE.

De l'homme voilà bien l'inconséquence extrême;
Il condamne un défaut qu'il a souvent lui-même.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE I.

LEFRANC, ROSE.

LEFRANC.

Serait-il arrivé quelques malheurs nouveaux?
Et quel événement trouble ainsi ton repos?

ROSE.

Je m'afflige des pleurs d'une jeune personne
Que poursuit un méchant, et qu'à tort on soupçonne.
Sur elle on a tenu des propos déplacés;
Sa mère les reproche à monsieur de Valcés.
Tout l'accuse en effet; et cette bonne dame,
Pour éviter l'auteur d'une pareille trame,
Dans le juste dépit qui paraît l'agiter,
A maudit votre hôtel, qu'elle prétend quitter.

LEFRANC.

Et de monsieur Valcés tout ce bruit est l'ouvrage!

SCENE II.

LEFRANC, ROSE, EUGENE.

EUGÈNE.

Vous allez voir, mon oncle, éclater un orage.

LEFRANC.

Un orage! Comment?

EUGÈNE.

Le trouble est dans ces lieux.

LEFRANC.

Que viens-tu m'annoncer?

EUGÈNE.

Un incident fâcheux.

ROSE.

Eh bien! expliquez-vous.

LEFRANC.

Pourquoi tout ce mystère?

EUGÈNE.

Je viens d'être étrillé de la bonne manière.

LEFRANC.

Et par qui?

EUGÈNE.

Par le fils de monsieur Duvernoi.

ROSE.

Ce jeune homme si doux!

EUGÈNE.

Il ne l'est pas pour moi.
Viens, maraud, m'a-t-il dit, viens, sois franc, je l'exige.
Tu connais les propos dont Pauline s'afflige :
Valcés en est l'auteur; et cet homme imprudent,
Qui t'a donné l'esprit d'un fort mauvais plaisant,
Te les a dits sans doute. Ainsi point de mystère;
La vérité peut seule apaiser ma colère.
Ne vous emportez pas, ai-je dit doucement;
Monsieur Valcés parfois m'a fait son confident.
Il m'a, je l'avoûrai, parlé de ces deux dames :
Mais pourquoi se fâcher de quelques épigrammes?
Pourrait-il, sans cela, montrer tout son esprit?
Et ne savez-vous pas que tout le monde en rit?
A peine ai-je achevé la réponse fatale,
Qu'aussitôt sa fureur contre moi se signale;
Et ce jeune homme enfin, me prenant au collet,
A ma sincérité répond par un soufflet.
Vous le voyez encore écrit sur ma figure.

LEFRANC.

Il a bien fait : pourquoi rire de son injure?

ROSE.

Je vous l'avais bien dit, fuyez les médisants;
Voilà ce que l'on gagne avec de pareils gens.

EUGÈNE.

Ce n'est pas tout encore; il tempête, il menace,
Il veut punir Valcés de cet excès d'audace,
Et prétend, m'a-t-il dit, lui demander raison.

LEFRANC.

Ce Valcés va porter le trouble en ma maison.

EUGÈNE.

Je crois qu'il vient ici.

LEFRANC.

Que faut-il que je fasse?
Je pèse, d'un côté, les devoirs de ma place;
L'esprit et les défauts de ce monsieur Valcés
M'inspirent tour-à-tour des avis opposés.
Mon neveu fut battu, tout mon hôtel murmure:
Mais comment accorder l'argent et la nature?
A trop d'emportement gardons de nous livrer.
L'affaire est importante; allons délibérer.

SCENE III.

LEFRANC, DUVERNOI PÈRE, EUGENE.

DUVERNOI PÈRE.

Lefranc: monsieur Valcés, qu'un trouble extrême agite,
De Paris, m'a-t-il dit, voudrait partir de suite.
D'un voyage aussi prompt suspendez les apprêts,
Et n'agissez enfin que sur mon ordre exprès.

SCENE IV.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL.

(*Dubreuil, une lettre à la main, se jette dans un fauteuil, et paraît accablé.*)

DUVERNOI PÈRE, *à part.*
Cette lettre l'afflige, il est au moins bon père.
DUBREUIL, *assis.*
Quel peut être l'auteur de cet affreux mystère?
DUVERNOI PÈRE.
Tu le sauras bientôt; dissipe ton chagrin.
Je t'accompagnerai; nous partirons demain.
DUBREUIL, *assis.*
De graces, de douceur ma fille est un modèle,
Et sa bonté touchante est toute naturelle.
Eh quoi! si jeune encore, et malgré sa candeur,
Déja la calomnie a déchiré son cœur.
Les hommes aujourd'hui sont d'une audace extrême:
Ils ne pardonnent pas à la jeunesse même;
Ni par aucun égard, ni par aucun lien
Ils ne sont retenus; ils ne respectent rien:
L'ardeur, l'ardeur de nuire en secret les dévore.
DUVERNOI PÈRE, *à part.*
Quoi! malgré son chagrin va-t-il médire encore?

DUBREUIL.

Je le démasquerai cet homme dangereux.
S'il n'eût blessé que moi par ses propos affreux,
Je pourrais mépriser son impuissant délire,
Ou lui rendre plutôt satire pour satire;
Mais contre moi le traître a plus de cruauté :
Sa haine a bien choisi le coup qu'il m'a porté.
Il me frappe à coup sûr en affligeant Pauline;
Il prévoit à quel point sa douleur me chagrine;
Il sait que mon bonheur au sien est attaché.
Ne connaîtrai-je point cet ennemi caché?...

DUVERNOI PÈRE.

Calme-toi.

DUBREUIL.

Tu voudrais condamner ma colère,
Et la juste douleur d'un époux et d'un père;
Du trait le plus cruel on vient de me blesser :
Sans indignation je pourrais y penser!
Jusqu'ici, j'en conviens, sur l'humaine faiblesse
Sans humeur et sans fiel j'ai plaisanté sans cesse,
Et l'orgueil, ou l'envie, ou la fausse amitié,
N'ont mérité de moi qu'un regard de pitié.
J'observais sans chagrin le beau siècle où nous sommes,
Je riais des travers de la plupart des hommes;
Mais mon courroux contre eux deviendra plus amer :
Ils viennent d'outrager ce que j'ai de plus cher;
D'autant plus malheureux, que, parmi mes semblables,
J'en soupçonne plusieurs d'un pareil trait capables,

Et que, de leur noirceur forcé de m'occuper,
En accusant encor, je crains de me tromper.

DUVERNOI PÈRE.

La douleur la plus juste est un très mauv aisguide.

DUBREUIL.

Je devine qui c'est... oui, je tiens le perfide.
C'est Cléon le banquier. Nulle femme jamais
Ne se vit à l'abri de ses méchants portraits.
Il les raille sans cesse, et toujours il les blâme.
Lui-même a quatre fois plaidé contre sa femme.
C'est un de ces époux qui, fiers de leurs rivaux,
Vont proclamer leur honte aux pieds des tribunaux,
Et qui de nos journaux éveillent la critique
Par l'éclatant tableau d'un débat domestique.
Pauvres sots! du public rendez-vous dépendants :
Il finira toujours par rire à vos dépens;
Et, par votre imprudence outrageant la morale,
Vous perdrez votre honneur et paîrez le scandale.

DUVERNOI PÈRE.

Tu l'accuses à tort.

DUBREUIL *réfléchit.*

C'est peut-être Damis.
Depuis un certain temps il se croit tout permis.
Son beau-frère est préfet; et, depuis cette époque,
La vanité l'étouffe, et l'orgueil le suffoque.
Il croit voir la fortune attachée à ses pas;
Il est tout fier d'un rang qu'il ne possède pas.
De ce jeune important l'ignorance est profonde :

De sa protection il poursuit tout le monde;
Et, vingt fois en un jour, Damis, dans son caquet,
Répète à tout propos : Mon beau-frère est préfet.

DUVERNOI PÈRE.

Il doit être honoré d'une telle alliance.

DUBREUIL.

Mais cela donne-t-il le droit d'impertinence?

DUVERNOI PÈRE.

Tu te livres encore à ta bizarre humeur !
Du trait dont tu te plains Damis n'est point l'auteur.

DUBREUIL.

Mais si ce n'est pas lui... c'est Dorimon, je gage.
C'est le cœur le plus noir et le plus gai visage.
Comme il tire parti de sa large épaisseur!

(*Il l'imite.*)

Je ne cache jamais ce que j'ai sur le cœur.
Pour homme franc, dit-il, je veux qu'on me renomme.
Mais, moi, je le connais; ce n'est qu'un faux bon homme.
D'aussi loin qu'il vous voit, il salue en riant;
Toujours prompt à flatter, jamais contrariant,
Sous un air de bonté tout son fiel se déguise.
C'est vraiment le héros de la fausse franchise.
Il médit de lui-même encore avec gaîté,
Et déchire son monde avec naïveté.

DUVERNOI PÈRE.

Où vas-tu t'égarer? Dans une telle affaire
On ne peut écouter un soupçon téméraire,
Ni se déterminer sur des pressentiments.

Je vois plus d'un danger dans de tels jugements.
Si les traits dont se plaint et s'afflige ta fille
Avoient été lancés contre une autre famille,
Chacun, sans hésiter, conviens-en avec moi,
Porterait ses soupçons...

DUBREUIL.

Et sur qui donc?

DUVERNOI PÈRE, *avec force.*

Sur toi.

DUBREUIL.

On pourrait me prêter une telle conduite!

DUVERNOI PÈRE.

En fait de médisance, en tous lieux on te cite.

DUBREUIL.

Ah! ne m'accable pas.

DUVERNOI PÈRE.

Je te l'ai déja dit,
On estime ton cœur; mais on craint ton esprit.

DUBREUIL.

Va, je ressens déja, dans cette circonstance,
L'effet trop dangereux que suit la médisance,
Et mon chagrin me donne une forte leçon.
(*en changeant de ton vivement.*)
Mais, lorsque j'ai médit, c'était avec raison;
Tous ceux que j'ai blâmés méritaient davantage.
Le bonheur de ton fils deviendra mon ouvrage.

DUVERNOI PÈRE.

Oui, vraiment. Je rends grace à ton zèle empressé,

Dont mon ami doit être un jour récompensé.
Mais le chagrin nouveau dont ton ame soupire,
A tout autre que moi tu ne pourrais le dire;
Chacun te répondrait : Depuis assez long-temps
Nul n'était à l'abri de vos traits médisants.
Puisque dans vos discours vous n'épargnez personne,
Il est juste qu'aussi chacun vous abandonne;
Et tant de gens, par vous tour-à-tour outragés,
Par ce qui vous arrive à la fin sont vengés.

DUBREUIL.

Est-ce ainsi qu'un ami doit partager ma peine?

DUVERNOI PÈRE.

Je dis la vérité; mais que nous veut Eugène?
Il a l'air effrayé. Qui t'amène en ces lieux?

SCENE V.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL, EUGENE.

EUGÈNE, *tremblant.*

Monsieur Duvernoi fils approche, furieux.
Vous lui fîtes, dit-il, une mortelle offense;
Il m'a déja puni de votre médisance,
Et c'est pour se venger qu'il porte ici ses pas.

DUBREUIL.

Il suffit; laisse-nous.

EUGÈNE, *se sauvant.*

Je ne l'attendrai pas.

SCENE VI.

DUBREUIL, DUVERNOI père, DUVERNOI fils.

DUVERNOI FILS, *à Dubreuil.*

J'ai cru vous trouver seul : mais n'importe; mon père
Ne peut, en ce moment, me contraindre à me taire;
A la vertu toujours il prêta son appui,
Et je puis avec vous m'expliquer devant lui.
On dit que vous avez une fille charmante,
Une épouse estimable, autant intéressante
Par ses mœurs, ses vertus, par le ton le plus doux,
Que par l'attachement qu'elle eut toujours pour vous.
Si quelqu'un, au mépris du nom sacré de père,
Osait calomnier votre fille et sa mère,
Que feriez-vous, monsieur?

DUVERNOI PÈRE.

Son cœur serait navré;
Et, père malheureux, époux désespéré,
Pour mieux venger l'honneur de sa fille chérie,
Il exposerait tout, son bien, son sang, sa vie.

DUBREUIL.

Sans doute.

DUVERNOI FILS.

Cet aveu qui part de votre cœur,
Que dicte la nature, et qu'impose l'honneur,
Vous prouve tout le mal qu'un médisant peut faire
Lorsque sans la connaître il outrage une mère,

Qu'il expose sa fille à des soupçons jaloux.
Et comment se fait-il qu'un père, qu'un époux,
Méconnaisse à ce point un titre qui l'honore?

DUVERNOI PÈRE.

Mon fils, un ton plus doux.

DUVERNOI FILS, *se contraignant.*

J'ai de madame Laure
Appris des bruits affreux qui blessent son honneur.
C'est vous que l'on soupçonne; en êtes-vous l'auteur?
Est-ce vous dont les soins ont abusé mon père,
Et qui lui font haïr celle qui m'est si chère?
Répondez, est-ce vous?

DUBREUIL.

Quels sont vos droits ici
Et pour m'interroger et m'accuser ainsi?

DUVERNOI FILS, *avec chaleur.*

Mes droits! ils sont sacrés: quand sa fille chérie
Ne serait pas l'objet qui m'attache à la vie,
J'aurais encor le droit de venger ses vertus.
Les vertus sans défense ont un titre de plus.
Une femme innocente, une femme outragée,
Par un Français toujours à droit d'être vengée.
Répondez, ou je prends, dans mes justes transports,
Ce silence suspect pour l'aveu de vos torts.

DUVERNOI PÈRE.

Il a raison; pourquoi lui cacher ce mystère?
Toi seul m'en as parlé, tu ne saurais le taire.

DUVERNOI FILS.

C'en est assez.

(*bas, à Dubreuil.*)

Monsieur, je sors, et vous attend.

DUVERNOI PÈRE.

Que dites-vous, mon fils? Demeurez.

DUBREUIL.

Imprudent!

DUVERNOI PÈRE, *à son fils.*

Restez.

DUVERNOI FILS.

Je ne saurais oublier cette offense.
Mon père, ce cruel outragea l'innocence..

DUBREUIL.

L'innocence! Apprenez...

DUVERNOI PÈRE.

O ciel! n'achève pas...
Quels funestes effets vont suivre ces débats!
En frémissant tous deux vous allez les connaître.

(*à Dubreuil.*)

Tremble, la vérité dans son jour va paraître.
Malheureux! par un mot tu seras confondu,
Et voici le moment que j'ai tant attendu.
Oui, celle qu'aujourd'hui tu choisis pour victime
Mérite son amour, mérite mon estime;
Et ce qui va bientôt augmenter ta douleur,
C'est que ses droits sacrés sont bien chers à ton cœur.
Tu la chéris; elle est l'espoir de ta famille.

DUBREUIL.

O ciel! je la connais?...

DUVERNOI PÈRE.

Imprudent! c'est ta fille.

DUVERNOI FILS.

Sa fille!...

DUBREUIL.

Se peut-il? ma Pauline en ces lieux!...

DUVERNOI PÈRE.

Oui, ses larmes bientôt couleront à tes yeux.
Tu vas dans sa douleur contempler ton ouvrage,
Juger l'affreux effet d'un trop coupable outrage.
Pour calmer les chagrins qu'elle éprouve aujourd'hui,
Ta fille près de toi va chercher un appui :
Mais ne crains que ses pleurs. Ton estimable épouse,
De l'honneur paternel inquiète et jalouse,
D'un reproche cruel a su te garantir.
Aux yeux de ton enfant tu ne vas pas rougir;
Tes torts seront pour elle un éternel mystère :
Mais qu'au moins sa douleur et t'instruise et t'éclaire.
Juge, en portant toi-même un coup si dangereux,
Combien la médisance est un travers affreux.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

DUBREUIL, DUVERNOI FILS.

DUBREUIL.

J'ai chagriné Pauline, ô trop malheureux père!

DUVERNOI FILS.

Pourquoi m'a-t-on caché cet étrange mystère?
Pardonnez; je rougis d'une coupable erreur.

DUBREUIL.

Ce trait, mon digne ami, vous fait beaucoup d'honneur.
En défendant Pauline avec autant de zèle,
Vous vous êtes montré pour jamais digne d'elle.
Puisse-t-elle ignorer ce terrible secret!

DUVERNOI FILS.

Vous allez par un mot adoucir son regret.

SCENE VIII.

DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE,
DUVERNOI FILS, PAULINE.

DUBREUIL, *allant au-devant de sa fille.*

Je la vois. Eh viens donc dans les bras de ton père!

PAULINE, *embrassant son père.*

Mon père!

DUBREUIL.

Chère enfant! Mais où donc est ta mère?

PAULINE.

Ma mère loin de vous a gémi comme moi.
Mais je suis consolée alors que je vous voi.
Je puis auprès de vous braver la médisance,
Et mon père à présent va prendre ma défense.

DUBREUIL.

Oui, je te défendrai.

PAULINE.

Ne me quittez jamais.

DUBREUIL.

Jamais.

PAULINE.

Auprès de vous nous trouverons la paix.
Nous oublîrons bientôt ce mauvais caractère.

DUVERNOI FILS, *bas, à Pauline.*

Finissez.

PAULINE.

Qui me trouve et coquette et légère.

DUVERNOI PÈRE.

Il a tort.

DUBREUIL.

Très grand tort.

PAULINE.

Il troubla mon repos,
Et s'est permis sur vous....

DUVERNOI PÈRE.

De fort mauvais propos.

PAULINE.

Contre lui j'ai raison d'être fort en colère.
(*à Dubreuil.*)
N'est-il pas vrai?

DUBREUIL.

Sans doute.

PAULINE.

Il outragea ma mère.
J'en veux dire du mal; il l'a bien mérité.

DUVERNOI FILS, *bas, à Pauline.*

O ciel! que dites-vous?

PAULINE.

Je dis la vérité.

A ce monsieur Valcés qu'avait fait ma famille?

SCENE IX.

DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE, DUVERNOI FILS, PAULINE, MADAME DUBREUIL.

DUBREUIL.

Eh! madame, venez consoler votre fille.

DUVERNOI PÈRE.

Venez; de ce Valcés on vous fera raison.

DUBREUIL.

Personne mieux que vous ne donne une leçon.
Ce droit vous appartient.

MADAME DUBREUIL.

C'est le vôtre, au contraire.
Vous vengerez les droits d'un époux et d'un père,
Et vous signalerez votre amitié pour nous.
A ce monsieur Valcés, voyons, que direz-vous?

DUBREUIL, *embarrassé.*

Je lui dirai: Monsieur, vous êtes bien coupable;
Comment justifier un trait impardonnable?
Sans connaître les gens, vous osez les juger,
Et répandez des bruits faits pour les affliger.

Votre esprit indiscret eût moins touché mon ame,
Si vous n'aviez encor médit que de ma femme.

DUVERNOI PÈRE, *bas, à Dubreuil.*

Eh quoi! tu peux encor....

DUBREUIL.

J'approuve ton bon sens,
Et, comme toi, je hais.... je plains les médisants.
Mais que peut, après tout, leur fatale imprudence!
En vain leurs traits jaloux attaquent l'innocence.
La vertu peut braver les soupçons indiscrets,
Et ma fille ne peut en redouter les traits.
Notre Pauline est sage autant qu'elle est jolie;
Qui la connaît l'estime, et l'aime à la folie.

(*Il embrasse sa fille.*)

MADAME DUBREUIL, *bas, à Dubreuil.*

Entre ma fille et vous le débat est fini;
Mais moi....

DUBREUIL, *bas, à madame Dubreuil.*

Ménagez-moi, je suis assez puni.

DUVERNOI PÈRE.

Il faut que ce Valcés s'excuse envers ta femme.

DUBREUIL.

Eh bien! il vous fera des excuses, madame.

DUVERNOI PÈRE.

Ce Valcés fut encore indiscret envers toi.

DUBREUIL.

Je pardonne aisément le mal qu'on dit de moi.

SCENE X.

DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE, DUVERNOI FILS, MADAME DUBREUIL, PAULINE, ROSE, LEFRANC.

ROSE.

Monsieur Valcés....

DUBREUIL, *à part, avec inquiétude.*

Qu'entends-je?

ROSE, *à Dubreuil, avec intention.*

Il part à l'instant même.

DUBREUIL, *rassuré.*

Il part!...

LEFRANC, *avec ironie.*

Il est parti; j'ai vu sa peine extrême.
Du chagrin qu'il vous fit il paraît très confus.
Et je crois maintenant qu'il ne médira plus.

ROSE, *à madame Dubreuil.*

Parlez pour moi, madame, et protégez Eugène.
(*à Duvernoi fils.*)
Auprès de vous, monsieur, souffrez que je l'amène.

DUVERNOI FILS.

Ses torts sont oubliés; qu'il vienne.

ROSE, *montrant Eugène qui entr'ouvre la porte du fond.*

Il n'ose pas.

SCENE XI.

DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE, DUVERNOI FILS, MADAME DUBREUIL, PAULINE, ROSE, LEFRANC; EUGENE, *dans le fond.*

DUBREUIL, *allant vers Eugène.*

Poltron, tu peux sans crainte ici porter tes pas.
Pour venir jusqu'à nous quel est donc ton scrupule?

EUGÈNE, *n'osant approcher.*

Je crains encor monsieur; souvent il gesticule.

DUVERNOI FILS.

Approche, ne crains rien.

DUVERNOI PÈRE, *à Eugène.*

Je vous l'avais bien dit,
Il est très dangereux de faire de l'esprit.
Restez dans votre état, et craignez de médire.
Le mal qu'on entend même il ne faut pas le dire.

LEFRANC.

Bon conseil.

EUGÈNE.

Vos conseils sont fort intéressants,
Mais ceux de votre fils sont encor plus pressants.

ROSE, *saluant finement M. Dubreuil.*

Protégez-nous, monsieur.

MADAME DUBREUIL.

Elle est douce et prudente.

DUBREUIL.

Madame, je le sais; elle est intelligente.
Eugène lui convient, il en sera chéri:
Il a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari.
Lefranc, unissez-les, et montrez-vous.... bon homme.

LEFRANC, *fâché, à part.*

Bon homme!

DUBREUIL.

Pour leur hymen je promets une somme.
Je veux pour leur bonheur qu'on ne ménage rien.
(*Il donne une bourse à Lefranc.*)

LEFRANC, *tenant la bourse, à part.*

Cet homme parle mal, mais il agit fort bien.

DUBREUIL.

Que chacun soit heureux du bonheur de ma fille.
(*Il prend la main de Duvernoi fils, et l'unit à celle de Pauline.*)
On ne trouve la paix qu'au sein de sa famille.
Ce n'est que loin du bruit, des méchants, et des sots,
Qu'on peut goûter enfin les charmes du repos.
Et, pour passer mes jours dans une paix profonde....
Je dirai maintenant du bien de tout le monde.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.
IMPRIMEUR DU ROI.